



Un film emporté par la révolution égyptienne

Le documentaire de Stefano Savona suit
au plus près un peuple en marche

Tahrir, place de la Libération

La révolution menée place Tahrir, au Caire, entre le 25 janvier 2011 (premier appel aux « journées de la colère ») et le 11 février 2011 (démission d'Hosni Moubarak), a été très rapidement documentée. Cette réactivité, à la fois politique et technologique, du cinéma a suscité de nom-

Le scénario
de « Tahrir », c'est
un peu la révolution
qui l'écrit et le peuple
qui l'interprète

breux films, réalisés dans le feu de l'action, et montrés durant l'année 2011 dans les festivals. *Tahrir*, de l'Italien Stefano Savona, est l'un des plus remarquables. Familier du pays, où il séjourne régulièrement depuis vingt ans, ce documentariste expérimenté – auteur du remarquable *Palazzo delle Aquile* (Grand prix du Cinéma du réel en 2011) – n'a pourtant, et il n'est pas le seul, rien vu venir.

Cueilli par le mouvement, il present en revanche que quel-

que chose d'extraordinaire est en train de se passer et, ni une ni deux, laisse tout en plan pour s'envoler, le 29 janvier, pour le Caire. Il s'y retrouve seul, muni du désormais fameux Canon 5D, cet appareil photo qui filme comme si de rien n'était. Immergé dans la foule des manifestants, Savona invente son tournage au jour le jour, au plus près de ses personnages : cette improvisation est a posteriori une des grandes qualités du film, qui se met ainsi au diapason d'un mouvement spontané qui se définit lui-même en marchant, en courant, en parlant et en luttant.

Que nous montre le film ? D'abord, une extraordinaire effervescence, une ivresse palpable, une reconquête exaltante de la liberté de parole et de mouvement. Puis une diversité de visages, d'âges, de sexes, d'origines, d'appartenances, d'attitudes, qui se mélangent, se respectent, s'unissent dans un même ras-le-bol, dans un même défi, dans un même combat. Des barbus et des glabres, des gens en prière et d'autres en keffieh, des jeunes filles voilées transportant des pierres, des jeunes qui les lancent, des vieillards qui les soutiennent. En un mot, un peuple en marche, une utopie réalisée. De telles ima-



Une diversité de visages, d'âges, de sexes, d'origines, d'appartenances, qui se mélangent, se respectent, s'unissent dans un même ras-le-bol.DR

ges sont rares, et d'autant plus précieuses.

On sent le film lui-même emporté par le mouvement, grisé par le souffle de la révolte. C'est à la fois une faiblesse, car le film, si tant est que cela soit son propos, peine à rendre compréhensible l'organisation des choses, n'impose aucun point de vue ni même de véritables personnages, tout au plus certaines figures qui finissent par devenir reconnaissables. Mais c'est aussi une force qui

témoigne de l'improvisation démocratique de cette lutte, de son absence de leadership, de la solidarité qui la cimente, des dissensions qui la menacent tout aussi bien. Le scénario de *Tahrir*, c'est un peu la révolution qui l'écrit et le peuple qui l'interprète. Le film avance donc avec la charge désordonnée des manifestants, recule avec les blessés revenus des premières lignes, hurle à l'unisson des slogans fleuris qui conspuent Moubarak. Il se pose aussi dans les

moments de calme pour saisir les bribes de dialogue entre les héros aux visages variés de cette multitude.

Mais rien n'est jamais calme place Tahrir. Les échanges de paroles sont enfiévrés, avides, brouillons, inquiets, lucides aussi. Les rêves d'une nouvelle Constitution s'y mêlent aux rumeurs du jour comme à la crainte d'une révolution trahie, avant que tout cela ne soit balayé par l'immense exultation de la victoire. Un an

après ces événements, alors que les partis islamiques ont tiré les marrons du feu révolutionnaire, cette victoire semble pourtant déjà lointaine. Un étrange sentiment saisira donc le spectateur à la vision de ce film qui lui fait revivre sur le vif un événement dont il ne peut désormais partager ni la liberté ni l'incertitude. ■

JACQUES MANDELBAUM

Documentaire italien de Stefano Savona (1h31)